



BARBARA NAVI

*Sous tant de paupières*



## Mon dernier refuge

Numa Hambursin

« Les œuvres d'art sont d'une infinie solitude ; rien n'est pire que la critique pour les aborder. Seul l'amour peut les saisir, les garder, être juste envers elles ».

Rainer Maria Rilke

C'était une triste fin de journée parisienne, malgré de jolies couleurs dans le ciel. Parfois le cœur n'y est pas, parce qu'il a peur des drames ou parce qu'il est fatigué. Même le pastel des nuages n'y pouvait rien. Le boulevard excentré était triste, les arbres nus étaient tristes, les passants étaient encore plus tristes. Pourquoi ai-je donc si mal noté les instructions pour trouver le bon escalier ? Je fais deux fois le tour de la cour, un puit humide privé de lumière par les quatre tours de brique. La forêt et les rivières me manquent. L'art ? Une niaiserie. L'appartement est heureusement situé au dernier étage : quelques secondes d'ascenseur pour s'offrir une contenance. Barbara Navi me propose un thé vert, puis un second. Je fais tourner la tasse dans mes mains pour sentir la chaleur pénétrer mes paumes. Il faut toujours observer l'univers intime d'un artiste, surtout s'il est peintre. Chez elle, le blanc et l'ordre dominant sans froideur. Il y a beaucoup d'étagères toutefois, et beaucoup de livres. Nous discutons longtemps, en prenant des chemins de traverse. La peinture, la littérature, le Midi, sa vie et la mienne. Imperceptiblement, mes paroles deviennent moins mécaniques. Je renoue le fil d'un dialogue entamé depuis vingt ans avec les peintres de mon pays. Qu'elle m'est familière et naturelle cette impression de partager leur destin, alors même que je n'ai jamais tenu un pinceau de ma vie. Qu'elle me rappelle de lointains souvenirs ! Et l'atelier, où est-il ? Nous grimpons un escalier raide qui mène à une vaste pièce lumineuse et ouverte sur les toits. La vue est inattendue : ce n'est plus Paris, mais un paysage de bureaux modernes et d'espaces dégagés sur lesquels règne un ciel sans partage. On doit être heureux ici. Les tableaux sont bien rangés et propres, même inachevés. Aucune tache de couleur au sol. Comment diable peut-elle peindre sans rien salir ? Une heure plus tard, me voilà sur les trottoirs à chercher une brasserie. Je pense à ses tableaux et à ce qu'il faudrait en écrire, au jeu des analogies. Les idées vénéreuses n'ont pas disparu mais elles ne résisteront pas à la première gorgée de bière.

Barbara Navi a d'abord été étudiante en architecture, puis en philosophie à la Sorbonne. Je comprends surtout que les années qui précédèrent, celles de l'adolescence, furent chaotiques et dangereuses. Elle n'en dit pas beaucoup plus, préférant aux faits la suggestion et l'abstraction des sentiments. Le mot errance ponctue son récit, dans la beauté sombre de sa double acception, physique et intellectuelle. Il tient d'ailleurs une place importante dans sa peinture. C'est elle, la peinture, celle des musées et la sienne, qui lui a permis d'échapper aux cercles souterrains. Un nom s'impose d'emblée, comme le coup de feu qui déclenche une vie : Sam Szafran. Elle l'a rencontré à Malakoff, et son influence fut décisive. « Il fumait plus qu'il ne respirait » raconte-t-elle, et l'encourageait à sa manière. Parfois il suffit de peu de mots, s'ils sont bien choisis, pour une jeune femme qui doutait de son talent. A propos d'un tableau qu'il consent à regarder : « Il y a beaucoup d'erreurs, mais c'est pas mal ». Un tel encouragement vaut médaille, et Sam Szafran lui proposera même de la parrainer en 2007 pour le Prix Marin.

Nous partageons un enthousiasme commun pour Neo Rauch dont elle découvrit les œuvres lors des séjours qu'elle fit à New-York. « Il peignait dix tableaux en un seul. Sa peinture et celle de Sam Szafran ont beaucoup compté pour que je me sente légitime dans mon travail ». Avec humour, elle me raconte ses rendez-vous manqués avec le peintre légendaire de Leipzig, entre Paris, Baden-Baden et MontPELLIER, par timidité et manque de chance. Il y a sans doute une belle dose d'inconscient qui traîne là-dedans. J'admire les personnes capables d'admiration : c'est un sentiment qu'il est si difficile d'avouer aujourd'hui, quand l'assurance est érigée en vertu cardinale. Il n'est guère évident de rapprocher la peinture de Barbara Navi de

celle de Neo Rauch. Elles partagent pourtant une méthode, qui est aussi l'expression d'un tempérament. Comme le peintre allemand, Barbara Navi ne fait jamais de dessin préparatoire, par impatience d'aller sur la toile et de se confronter à elle. C'est à l'intérieur de cette aventure que constitue chaque tableau, pour utiliser la formule de Neo Rauch, qu'elle décide des images et de leur association afin de parvenir à une composition dont l'unité repose sur l'équilibre de cellules composites et parfois contraires. L'étrangeté des œuvres naît d'une cohésion de l'ensemble en collision des paradoxes qui la composent.

En sacrifiant à cette notion d'étrangeté, j'ai conscience de répéter la plupart des textes consacrés à Barbara Navi. Pourtant, je n'arrive pas à partager les mots qui l'accompagnent invariablement ; je n'arrive pas à ressentir inquiétude ni surtout angoisse ; je n'arrive pas à voir l'annonce d'une catastrophe ni même le reflet brumeux d'un monde incertain. Son étrangeté, au contraire, me rassure. Il y a en effet cette absence de contours caractéristique de son travail, un recours à l'ecchymose colorée qui provoque un sentiment de flou, de trouble visuel. Il y a aussi ces éléments abstraits – « informels » dit-elle non sans coquetterie - qui invitent à parler de rêve, de songe ou de conte. Une hallucination ? Un mirage ? Un basculement cauchemardesque ? Désolé, je n'arrive pas à voir cela. Son ivresse n'est pas celle de Loth. Sa palette, élaborée et élégante, que je comparerais volontiers à celle de François Boisrond, n'est en rien prélude au malheur. Pourquoi la plénitude dépendrait-elle de la ligne tracée ? C'est en Islande, sur les bords du lac de Laugarvatn, que m'est apparue la comparaison que je cherchais. Il est très difficile de photographier une aurore boréale car seul le temps d'exposition de l'appareil permet d'esquisser, en la trahissant, l'impression visuelle. L'aurore danse dans le ciel comme une méduse qui pourrait se rétracter, se dilater et disparaître en un instant, une volute de fumée se contorsionnant au premier souffle, épaisse et diaphane dans le même mouvement. Une aurore boréale n'a pas de contours ni de lignes, elle n'a de forme que celle du temps suspendu de la pose, une forme qui n'a donc jamais vraiment existé. Elle n'est pas inquiétante ni angoissante. Personne ne pourra vous contester son souvenir car personne ne l'aura vue comme vous.

En dépit des efforts pour me singulariser, il faut bien admettre que les sujets abordés par Barbara Navi en épi, c'est-à-dire les images qui vont se côtoyer sur un même tableau, appartiennent souvent à des registres tumultueux. Leur beauté est équivoque, surtout quand s'y mêle la parole de l'artiste. C'est ici, me dit-elle, une amputation réalisée par des chirurgiens, tandis que je n'y voyais qu'une partie de cartes entre vieux messieurs. Et là une tour de Babel survolée par des avions de chasse, qui sont en fait des maquettes pour enfants. Est-il vraiment nécessaire de croire les artistes ? Je reconnais la gallina ciega (la poule aveugle) empruntée aux tapisseries de Goya mais découvre la parabole de Pascal quant au naufragé reconnu comme roi de l'île sur laquelle il a échoué. Barbara Navi devine mes difficultés pour trouver un fil conducteur : « C'est toujours le récit d'une épreuve qui est surmontée. Il n'y a pas d'éclaircie sans tempête préalable ». Nul besoin d'être un sorcier des lagunes glaciaires pour comprendre la portée autobiographique de sa réflexion, et donc de ses œuvres. Elles naviguent à vue de l'intime à la parabole, quand la trajectoire de la petite histoire rejoint la grande. Impossible pourtant de trouver le mot qui convient.

Sur le chemin qui mène à la brasserie, les correspondances tournaillent dans mon crâne. Il n'y a plus rien d'autre que l'énigme, il n'y a plus rien d'autre que la peinture (« ma grande, mon unique, ma primitive passion » souffle Baudelaire). Encore faut-il qu'elle en vaille la peine. De tous les critères que j'ai adoptés au fil des années, celui de l'ineffabilité ne m'a jamais déçu. Les mots, qu'ils soient écrits ou prononcés, doivent demeurer en deçà de l'expérience visuelle, insuffisants pour empoigner leur sujet, comme la photographie pour l'aurore boréale. La frustration est parfois un délice, quand elle nettoie l'esprit de sa couche de poussière. La bière aussi, quand elle s'accorde à son décor. Je remarque une vieille dame qui griffonne un carnet. Son regard se déplace du papier à la rue. La table de bois sombre colle sous mes doigts, comme dans un pub dublinois. C'est à deux pas d'ici que j'ai commencé mes études parisiennes. J'avais dix-huit ans et je ne savais pas encore que la peinture serait mon dernier refuge.

## My Ultimate Haven

Numa Hambursin

“Works of art are of an infinite solitude, and no means of approach is so useless as criticism. Only love can touch and hold them and be fair to them”.

Rainer Maria Rilke

It was a sad end to a Parisian day, despite the pretty colours across the sky. Sometimes the heart isn't in it, because it's afraid of drama or because it's tired. Even those pastel clouds couldn't do anything about it. The boulevard far from the centre was sad, the naked trees were sad, the passers-by were even sadder. Why then had I so incorrectly written down the instructions for finding the right staircase? I did the rounds of the courtyard twice, a damp pit deprived of light by four brick towers. I was longing for the forest and the rivers. Art? A lot of silliness. Luckily, the flat is located on the top floor, so I had few seconds in the lift to compose myself. Barbara Navi offers me a green tea, then another. I revolve the cup in my hands in order to feel its warmth penetrate my palms. One should always observe the private world of an artist, especially that of a painter. In her flat, white and order prevail without coldness. There are lots of shelves though, and lots of books. We conversed for a good while, venturing off the beaten path. Painting, literature, the South of France, her life and mine. Imperceptibly, my words become less mechanical. I find myself picking up on the thread of a dialogue I had started some twenty years ago with artists back home. How familiar and natural it feels to share their destiny, though I've never once held a paintbrush in my life. How it brings back distant memories! And the atelier, where is it? We climbed a steep staircase that led to a vast, light-filled room overlooking the rooftops. The vista is unexpected: it's no longer Paris, but a cityscape of modern offices and open spaces over which the sky reigns supreme. One must be happy up here. The paintings are tidily arranged and clean, even if unfinished. Not a speck of paint on the floor. How the hell can she paint without getting anything dirty? An hour later, I'm back on pavement below in search of a brasserie. I think about her paintings and what should be written about them, about the game of analogies. The poisonous ideas haven't yet subsided, but they can't withstand the first sip of beer.

Barbara Navi initially studied architecture, and then philosophy at the Sorbonne. Above all, I gathered that those years leading up to her studies, her adolescent years, were chaotic and fraught with danger. She doesn't say much more than that, preferring suggestion and abstractly dealing with feelings over the facts. The word *errance* [wandering/roaming] punctuates her conversation, in the sombre beauty of its twofold meaning, physical and intellectual. This sense of wandering also plays a crucial role in her painting. It is painting, both her own and those of museums, that has enabled her to escape the underground rings. One name instantly stands out, just like the gunshot that initiates a life: Sam Szafran. She came across him in Malakoff, and his influence was decisive. “He used to smoke more than he breathed,” she adds, and he encouraged her in his own way. Sometimes, a few well-chosen words were all it took for a young woman who questioned her talent. Referring to a painting he agreed to view: “There are many mistakes, but it's not bad.” Such encouragement is worth gold, and Sam Szafran even offered to sponsor her for the Prix Marin in 2007.

Both of us share a similar enthusiasm for Neo Rauch, whose works she discovered during her visits to New York. “He painted ten pictures in one. His work, along with that of Sam Szafran, played a huge part in how I came to feel that my work was legitimate.” With humour, she tells me about her series of missed encounters with the legendary painter from Leipzig, between Paris, Baden-Baden and Montpellier, on account of her shyness and bad luck. There's undoubtedly a good dose of the unconscious lingering there. I admire people who are capable of admiration: it's a feeling that's so hard to espouse nowadays,

when self-assurance has been turned into a cardinal virtue. It's scarcely conceivable to see how Barbara Navi's paintings could be compared to those of Neo Rauch. Yet, they do share a method, which is also the expression of a given temperament. Just like the German painter, Barbara Navi never bothers with any preparatory drawings, out of an impatience to get working on the canvas and confront it. It is "within this venture which each painting constitutes", to borrow Neo Rauch's phrase, that she decides on the images and their association in her bid to achieve a composition whose unity rests on the balance of composite and at times contrary cells. The strangeness of these works arises from the cohesion of the whole, colliding with the paradoxes of which it is composed.

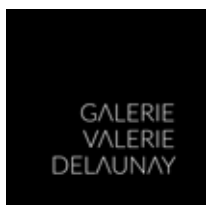
By yielding to this notion of strangeness, I'm conscious of the fact that I'm replicating most of the texts devoted to Barbara Navi. And yet, I cannot share those words which invariably go hand and hand with this notion; I can't feel any anxiety or, above all, any anguish; I fail to see any traces of a catastrophe or even the hazy reflection of an uncertain world. On the contrary, it is this very strangeness which reassures me. Indeed, there is this characteristic absence of contours, a recourse to coloured bruising that induce a feeling of vagueness, of visual disturbance. And not overlooking these abstract elements – "informal", as she calls them, not without a touch of coquetry – which hint at dreams, fantasies or stories. A hallucination? A mirage? A nightmarish switchover? Sorry, I just can't see any of that. Her drunkenness is not that of Lot. At once elaborate and elegant, her palette, which I would compare to that of François Boisrond, is by no means a precursor to unhappiness. Why should fulfilment be contingent upon on a line being drawn? The comparison I was seeking came to me in Iceland, on the shores of Lake Laugarvatn. It's truly challenging to photograph the aurora borealis, because it's only the camera's exposure time that enables us to sketch out the visual impression all while betraying it. The aurora dances about the sky like a jellyfish that could retract, expand and disappear, and all in an instant, a wisp of smoke contorting itself at the first breath, thick and diaphanous in the same movement. An aurora borealis has neither contours nor lines, its sole form is that of the suspended duration of the pose, a form that has never really existed. It is neither disturbing nor frightening. No one can contradict your experience of it, for no one has seen it through your eyes.

Despite my best efforts to stand out from the crowd, it has to be said that the themes addressed by Barbara Navi obliquely, namely those images that appear side by side on the same canvas, often belong to tumultuous registers. Their beauty is equivocal, especially whenever juxtaposed with the artist's words. "Here," she informs me, "is an amputation performed by surgeons," whereas all I could see was a group of old gentlemen playing a game of cards. And there's a Tower of Babel flown over by fighter planes, which are actually model planes for children. Is it really necessary to believe what artists say? I can recognise the gallina ciega (the blind hen) borrowed from Goya's tapestries yet discover Pascal's parable about the shipwrecked sailor recognised as king of the island on which he was stranded. Barbara Navi can sense the difficulties I'm encountering in discerning a common thread: "It's always the story of an ordeal that is overcome. There's no sunburst without a storm." You don't have to be a glacial lagoon wizard to grasp the autobiographical significance of her thoughts, and, in turn, of her works. They visually navigate from the intimate sphere to the parable, when the trajectory of the little story crosses the big one. And yet, it's impossible to find the appropriate word.

On my way to the brasserie, these connections keep swirling around in my brain. There's nothing left other than the enigma, there's nothing left other than painting ("my great, my unique, my primitive passion" whispers Baudelaire). Still, it has to be worth it. Of all the criteria I have adopted down through the years, that of ineffability has never disappointed me. Words, whether written or spoken, must remain beneath the level of visual experience, insufficient to grasp their subject, just as with photography when it comes to capturing the aurora borealis. At times, frustration is a delight, whenever it cleanses the mind of its layers of dust. Beer, too, whenever it matches the surroundings. I notice an old lady scribbling in a notebook. Her gaze shifts from the paper to the street. The dark wooden table sticks under my fingers, just like in a Dublin pub. It was a mere stone's throw from here that I began my studies in Paris. I was eighteen and was yet unaware that painting was to become my ultimate haven.

Cet ouvrage a été publié à l'occasion de l'exposition  
« *Sous tant de paupières* »

Galerie Valérie Delaunay, Paris  
14 mars – 20 avril 2024



Première de couverture  
Détail, *Farandole*, 2022.

Texte  
Numa Hambursin

Traduction  
John Barrett

Photographie  
Barbara Navi

Conception graphique  
Roland Mallet

ISBN 978-2-491901-70-7  
© 2024, Éditions Lord Byron  
10, rue Lord Byron, 75008 Paris, France

# Liste des œuvres

*Anne-Martine*, 2020  
Huile sur toile  
40 × 50 cm (15¾" × 19⅝")  
(p. 34)

*Apesanteur*, 2021  
Huile sur toile  
210 × 140 cm (82¾" × 55½")  
(p. 57)

*Cave Amantem*, 2018  
Huile sur toile  
40 × 50 cm (15¾" × 19⅝")  
(p. 5)

*Deus ex machina*, 2018  
Huile sur toile  
102 × 130 cm (40⅞" × 51¼")  
(pp. 28-29)

*Farandole*, 2022  
Huile sur toile  
61 × 84 cm (24" × 33⅞")  
(Couverture, p. 21)

*Fever*, 2022  
Acrylique sur toile  
130 × 160 cm (51¼" × 63")  
(pp. 42-43)

*Flux V*, 2015  
Huile sur toile  
25 × 25 cm (9⅞" × 9⅞")  
(p. 26)

*Idylle*, 2016  
Huile sur toile  
60 × 80 cm (23⅝" × 31½")  
(pp. 12-13)

*La bonne fortune*, 2023  
Huile sur toile  
116 × 89 cm (45⅝" × 35")  
(p. 11)

*La guérisseuse*, 2019  
Huile sur toile  
40 × 50 cm (15¾" × 19⅝")  
(p. 50)

*L'appât*, 2014  
Huile sur toile  
60 × 80 cm (23⅝" × 31½")  
(p. 22)

*L'appel*, 2023  
Huile sur toile  
114 × 146 cm (44⅞" × 57½")  
(pp. 8-9)

*L'azur et l'onde*, 2023  
Huile sur toile  
195 × 290 cm (76¾" × 114½")  
(pp. 18-19)

*Le bal*, 2016  
Huile sur toile  
130 × 97 cm (51⅞" × 38⅞")  
(p. 17)

*Le dernier baiser*, 2024  
Huile sur toile  
40 × 50 cm (15¾" × 19⅝")  
(p. 53)

*Le masque*, 2024  
Huile sur toile  
65 × 81 cm (25⅝" × 31⅞")  
(p. 25)

*L'envol*, 2024  
Huile sur toile  
130 × 200 cm (51¼" × 78¾")  
(pp. 54-55)

*Le pacte*, 2022  
Huile sur toile  
60 × 80 cm (23⅝" × 31½")  
(p. 46)

*Les amants*, 2020  
Huile sur toile  
19 × 24 cm (7½" × 9⅜")  
(p. 27)

*Les témoins*, 2024  
Huile sur toile  
146 × 114 cm (57½" × 44⅞")  
(p. 45)

*Magma*, 2023  
Huile sur toile  
120 × 120 cm (39⅜" × 39⅜")  
(p. 59)

*Oiseaux du paradis*, 2022  
Huile sur toile  
60 × 80 cm (23⅝" × 31½")  
(p. 49)

*Revivre*, 2015-2023  
Huile sur toile  
150 × 150 cm (59" × 59")  
(p. 7)

*Roue libre*, 2023  
Huile sur toile  
130 × 162 cm (51¼" × 63¾")  
(pp. 40-41)

*Rhèya*, 2016  
Huile sur toile  
18 × 24 cm (7⅞" × 9⅜")  
(p. 33)

*Saul*, 2023  
Huile sur toile  
46 × 55 cm (18⅞" × 21⅝")  
(p. 61)

*Ultra-Violet*, 2019  
Huile sur toile  
130 × 160 cm (51¼" × 63")  
(pp. 30-31)

*Vertige*, 2021  
Huile sur toile  
97 × 130 cm (38⅞" × 51⅞")  
(pp. 14-15)